





# **La dynamique sociale des pratiques : stratification sociale, changement social et consommation alimentaire**

## **Marie Plessz**

*Directrice de recherche INRAE, Centre Maurice Halbwachs, Professeure attachée au département de Sciences sociales de l'ENS*

*Exposé introductif de soutenance pour l'habilitation à diriger des recherches, à l'ENS campus Jourdan, le 18 novembre 2021*

*Garante : Muriel Darmon*

*Marie.Plessz@inrae.fr*

Pour commencer je voudrais remercier les membres de mon jury, Didier Demazière, Pierre-Yves Geoffard, Wilfried Lignier, Tally Katz-Gerro et Florence Maillachon, pour leur lecture et leur présence aujourd'hui, ainsi que ma garante, Muriel Darmon, qui m'a accompagnée avec beaucoup de bonne humeur et d'efficacité pendant la préparation de ce mémoire (Plessz, 2021).

Mon exposé reviendra tout d'abord sur les configurations dans lesquelles s'est inscrit mon parcours académique et mon travail de chercheuse. Puis je présenterai le dernier chapitre de mon mémoire, enfin je soulignerai quelques points qui me tiennent particulièrement à cœur dans ce manuscrit.

## **Deux configurations professionnelles ont marqué mes pratiques de recherche**

La première est la préparation de ma thèse sur les inégalités d'emploi entre générations pendant la transformation postcommunisme, à Sciences-Po Paris sous la direction d'Alain Chenu.

J'y ai forgé mon approche de la sociologie quantitative qui s'appuie sur les données existantes tout en tenant compte de leurs conditions de production, leur échantillonnage et leurs nomenclatures. J'ai appris à replacer les « nouveautés » d'aujourd'hui dans une temporalité plus longue, documentée par les statistiques. J'ai appris à utiliser un objet de recherche marginal pour proposer une contribution à la sociologie générale, c'est-à-dire susceptible d'intéresser des collègues travaillant sur des objets très différents. En l'occurrence, je me suis positionnée comme sociologue de la stratification sociale et du changement social. J'ai commencé à me positionner à la fois dans le champ de la sociologie française et dans des réseaux scientifiques européens.

La seconde est liée à mon recrutement à INRAE en 2010. Ce n'a pas été une rupture dans ma trajectoire scientifique, malgré une conversion thématique importante. Depuis que je suis chercheuse à INRAE, je travaille sur les pratiques alimentaires. Mais dès mes premiers mois comme contractuelle, j'ai aimé travailler sur cet objet qui concerne tout le monde, tous les jours. À travers l'alimentation, j'ai continué d'explorer le changement social et le processus de stratification sociale, en population générale. Il me tient à cœur en effet, que ma sociologie ne parle pas que de petits groupes visibles (et souvent privilégiés) mais aussi, voire surtout, des majorités silencieuses et des pratiques sans ostentation.

Être chercheuse à INRAE, un institut de recherche finalisé, dominé par les sciences du vivant, a infléchi mes pratiques de recherche à d'autres niveaux. J'ai appris à travailler par projets de recherche, avec des sociologues mais aussi des collègues en économie, épidémiologie, nutrition. J'ai adopté des pratiques de publication adaptées à cet environnement scientifique : j'ai publié surtout des articles, en français et en anglais, en sociologie et dans des revues de santé publique, presque toujours en cosignature. Je me suis intégrée dans une communauté scientifique européenne, en particulier au sein du réseau Consommation (RN5) de l'Association européenne de sociologie.

Mais je suis restée ancrée dans ma discipline et j'ai contribué à la vie de la sociologie française en participant, par exemple, au comité de rédaction de *Sociologie du travail*, aux instances scientifiques d'INRAE, à des jurys de recrutement. Pour cette même raison, je me suis investie dans la formation à la recherche, en m'impliquant dans le master Quantifier en sciences sociales (QESS), en coécrivant un manuel de second cycle, en encadrant des stagiaires, des mémoires de masters, une doctorante et post-doctorante, ou en participant à des comités de thèse.

Le mémoire d'HDR est pour moi l'occasion d'explicitier la cohérence de mes travaux depuis la thèse, et de poser un cadre pour l'analyse de la dynamique sociale des pratiques à partir de mes recherches sur l'alimentation.

Par dynamique sociale des pratiques, j'entends l'articulation entre les changements de pratiques et le processus de stratification sociale, lui-même en constante évolution. La théorie wébérienne de la stratification sociale est l'un des fils conducteurs qui relie ma thèse sur le marché du travail en Europe centrale à mes questionnements sur la dynamique sociale des pratiques alimentaires.

Le dernier chapitre de mon mémoire illustre cette perspective par un travail empirique inédit, sur les changements de consommation suite à la perte d'emploi, dans la cohorte Constances<sup>1</sup>.

Ce chapitre apporte un éclairage sur la question suivante : quand la position sociale d'un individu change, son style de vie change-t-il ? Dans le même temps, il illustre comment je travaille.

Le chômage est clairement un changement de position sur le marché du travail. Le statut social au sens wébérien dérive de la conduite de vie, donc de pratiques qui sont considérées comme plus ou moins respectables. Dès lors la question empirique est : est-ce que la perte d'emploi s'accompagne d'un changement de pratiques ? Est-ce que ces changements sont suffisamment systématiques pour qu'on les décrive comme un changement de conduite de vie/de style de vie/de goûts/de dispositions.

J'ai utilisé les données de la cohorte Constances, qui suit dans le temps 200 000 adultes vivant en France. Les participants inclus entre 2012 et 2016 ont répondu à deux questionnaires alimentation. Il s'agit de données complexes et sensibles, que j'ai pu mobiliser suite à un séjour de recherche au sein de l'UMS 011, unité Cohortes épidémiologiques en population de l'INSERM, en 2014-2015.

Au cours de ce séjour, j'ai participé à l'élaboration du questionnaire alimentation, je me suis familiarisée avec les données et l'analyse des données de cohorte, j'ai conçu un

---

<sup>1</sup> Constances est une cohorte épidémiologique en population générale. Elle a été constituée en invitant 200 000 adultes de 18 à 69 ans bénéficiaire du régime général de l'assurance maladie au sens large (incluant par exemple les assurés de la MGEN), entre 2012 et 2017. Les participant-es font l'objet d'un suivi annuel jusqu'à ce qu'ils décident de quitter la cohorte ou qu'ils décèdent, par le biais d'un questionnaire annuel auto-rempli, d'un examen de santé tous les 5 ans, d'un suivi passif (sans action de leur part) dans les bases de données administratives (remboursements de soins et de médicaments, registre des cancers et des décès, assurance-vieillesse). J'ai pu me familiariser avec cette enquête durant un séjour de 18 mois dans l'unité qui produit la cohorte, l'Unité Cohortes en population de l'INSERM, où j'ai travaillé auprès de Marcel Goldberg et Marie Zins, coordinateurs de Constances.

projet de recherche, qui a été soumis au conseil scientifique de Constances, approuvé par la CNIL et financé par l'Institut de recherche en santé publique (IReSP).

J'ai étudié trois pratiques du quotidien qui passent par la consommation : manger, boire, fumer. Je saisis ces pratiques à travers la consommation de certains produits. J'ai choisi des produits typiques des goûts de différentes classes sociales, des hommes ou des femmes, conformes ou non aux recommandations sanitaires et environnementales et plus ou moins chers. Pour boire, j'ai choisi les boissons alcoolisées<sup>2</sup> et les boissons sucrées (jus, sodas...). Pour manger : la viande rouge, le poisson, les légumes mais aussi les plats de type fastfood. Je mesure ces consommations par leur fréquence, parce que c'est une dimension importante des pratiques alimentaires. Ceci s'appuie sur mes recherches antérieures sur la temporalité des pratiques alimentaires et sur la réception des recommandations nutritionnelles.

L'analyse se déroule en deux étapes. La première consiste à caractériser les configurations sociales dans lesquelles vivent les chômeurs et chômeuses. La seconde saisit les changements qui surviennent quand une personne perd son emploi. Pour cette seconde étape, j'ai apparié les personnes qui ont perdu leur emploi avec des personnes qui sont restées en emploi et qui leur ressemblent. Les personnes qui n'ont pas d'équivalent dans l'autre groupe sont exclues de l'analyse. J'ai ensuite modélisé les changements en double différence, c'est-à-dire la différence dans la façon dont les gens changent, selon qu'ils sont devenus chômeurs ou restés en emploi.

Mes résultats, dans ce chapitre, sont de deux ordres. Tout d'abord j'ai mis en évidence un archipel du chômage : les chômeurs et chômeuses vivent dans des configurations caractérisées par la position plus ou moins avantageuse des personnes dans la concurrence pour l'emploi sur le marché du travail, et par des moments spécifiques de la vie professionnelle et conjugale. Le genre joue un rôle modeste. Ensuite, sur le plan méthodologique, par rapport aux analyses transversales, une analyse dynamique impose des techniques quantitatives plus sophistiquées, génère des résultats moins spectaculaires et requiert des données coûteuses et longues à produire.

La perte d'emploi est associée de façon faible et non systématique à des changements de pratiques de consommation. En réalité, les pratiques changent pour tout le monde avec l'avancée en âge. Quelques changements sont plus ou moins accentués pour les personnes qui perdent leur emploi. Les deux groupes réduisent leur consommation de plats de types fastfood, mais les chômeurs en mangent encore moins que ceux restés en emploi en 2017, alors qu'à l'inclusion ils en mangeaient plus ; ceux qui perdent leur emploi boivent plus d'alcool aux deux questionnaires, mais la consommation augmente pour les deux groupes de façon parallèle : pas d'effet chômage.

J'en tire trois propositions plus générales. Tout d'abord, la perte d'emploi affecte les pratiques : elle bouleverse les activités quotidiennes, en particulier la temporalité et la sociabilité, mais les personnes qui perdent leur emploi ne remettent pas en cause leur conduite de vie. Ensuite, maintenir son statut social, c'est en fait changer de façon appropriée. Enfin, la consommation joue un rôle charnière dans le processus de stratification sociale parce qu'elle fait le lien entre les pratiques constitutives des statuts sociaux et la position sur les marchés (du travail, du logement, des biens) (Plessz et Le Pape, 2019).

---

<sup>2</sup> Le questionnaire permet de distinguer les alcools, de même qu'il recense diverses pratiques tabagiques. Je me suis toutefois concentrée sur la modélisation des changements.

## **Quelques points généraux que je défends dans cette HDR et qui sous-tendent toutes mes recherches**

Tout d'abord, je m'inscris dans une approche processuelle du changement social. Le terme vient d'Abbott (Abbott, 2016) et renvoie à un double constat : le monde est en perpétuel changement, même s'il y a beaucoup de stabilité et de reproduction sociale. La stabilité et le changement doivent être expliqués avec les mêmes cadres d'analyse. La stabilité est le nom que nous donnons à ce qui change le plus lentement. Dès lors, les analyses statiques sont une étape nécessaire mais je vise toujours une analyse dynamique des pratiques par divers moyens : comparaison d'enquêtes à des dates différentes (Plessz, 2012 ; Plessz et Étilé, 2019), entretiens biographiques (Le Pape et Plessz, 2017 ; Plessz *et al.*, 2016), données de cohorte (Plessz et Guéguen, 2017). La stabilité est elle-même le résultat de processus qui se déploient dans le temps, comme le renouvellement des générations (Plessz, 2011) ou la socialisation des enfants.

Sur cette base, je décris ma méthode comme configurationnelle. Je ne propose pas une nouvelle méthode, simplement de mettre un nom sur ce que beaucoup d'entre nous faisons déjà, avec des méthodes quantitatives comme avec des méthodes qualitatives. Cette méthode, je la trouve par exemple dans les écrits d'Howard Becker (2017) et Andrew Abbott (2016). Mais ils ne la nomment pas. Il me semble important de la nommer pour mieux la défendre. Cette méthode vise moins à identifier des relations de causalité, que des configurations dans lesquelles se déploient des processus sociaux. Elle analyse les spécificités du contexte plutôt que d'essayer de les neutraliser ; elle voit les matériaux empiriques comme eux-mêmes produits par des acteurs sociaux ; enfin elle ne nécessite pas de supposer que les acteurs sont des individus faisant des choix. Toutefois, je ne récuse pas l'analyse causale, je dis simplement qu'elle est une petite partie du travail des sociologues.

Cette approche est en affinité avec une sociologie par les pratiques. Étudier des pratiques, leur constitution, leur institutionnalisation, leur encadrement et leur différenciation sociale est une approche partagée par de nombreux sociologues. Certain·es la voient comme un parti-pris empirique, d'autres comme constitutive d'une théorie sociologique, comme dans la sociologie pragmatique. Pour ma part, j'ai exploré la théorie des pratiques anglo-saxonne, un courant très mobilisé par la sociologie européenne de la consommation aujourd'hui. Plus précisément je me suis intéressée à la version proposée par le philosophe Théodore Schatzki (1996, 2002) et mobilisée par Alan Warde (2005, 2016). Dans cette approche, les individus font ce qu'il fait sens pour eux de faire – jusqu'ici rien de provocant. Ce qui fait sens est en partie guidé par des pratiques. Une pratique est un ensemble d'actes ou de propos, organisé par des définitions (*understandings*), des procédures et une structure téléoaffective (émotions, buts). Les pratiques sont partagées, elles nous permettent de nous coordonner, de comprendre ce qui est en train de se passer et d'y réagir correctement. Par exemple, nos pratiques alimentaires organisent le temps de nos journées de façon remarquablement stable, alors que chaque jour nous mangeons des choses différentes, comme le montrent mes recherches sur les emplois du temps des Néerlandais avec Stefan Wahlen (Plessz et Wahlen, 2022).

Cette approche par les pratiques me sert et s'illustre, quand je décris, dans le premier chapitre du manuscrit, mes pratiques de recherche et d'écriture (apprentissage de l'écriture en anglais, temporalité de l'écriture) et ma rencontre avec les épidémiologistes de l'INSERM ou les économistes d'INRAE. Ces collaborations interdisciplinaires ont été l'occasion d'explicitier les procédures et les définitions qui guident mes propres pratiques professionnelles.

Cette théorie explicite une ontologie du social capable à la fois de penser l'incessant devenir du social et d'en expliquer la remarquable stabilité. Mes travaux mobilisent et mettent à l'épreuve cette ontologie dans le travail empirique, avec des techniques quantitatives, par exemple en examinant si les pratiques peuvent être partagées de différentes manières, si elles peuvent être saisies à travers leur empreinte temporelle, ou encore si le déclin d'une pratique comme la cuisine peut se mesurer au fait qu'une activité qui lui était très liée, manger, ne va plus de pair avec cuisiner (Plessz et Étilé, 2019). Cette dernière formulation me permet de revenir à la question des méthodes quantitatives, peu mobilisées actuellement avec la théorie des pratiques : avec cette interprétation du lien entre deux pratiques, je suis à même d'investir les régressions multivariées comme des outils pour mettre en évidence les liens entre pratiques. Ainsi les pratiques d'approvisionnements faisant une place aux légumes frais vont de pair avec des pratiques culinaires prenant plus de temps (Plessz et Gojard, 2015). Les régressions montrent aussi des liens entre pratiques et caractéristiques individuelles, signalant que certaines pratiques (ou certains modes d'engagement dans les pratiques) vont de pair avec certaines positions sociales (en termes d'âge, de genre ou de classe), comme être une femme et consacrer du temps à la cuisine. C'est ainsi que la comparaison de régressions sur des données de 1985 et 2010 permet de montrer qu'aux États-Unis le lien entre manger chez soi et cuisiner se distend, comme si les Américains et Américaines n'estimaient plus qu'un repas chez soi doit être précédé d'un peu de préparation domestique, alors qu'en France cette norme reste forte et la diminution des temps passés à cuisiner s'explique principalement par l'évolution de la structure de la population, en particulier par la montée du célibat car cuisiner reste associé au repas en famille (Plessz et Étilé, 2019).

Enfin, la théorie des pratiques nous encourage à penser la consommation non comme génératrice de pratiques, mais comme survenant dans le cours de pratiques, de façon plus ou moins visible. Par exemple, quand nous lavons la vaisselle, nous consommons de l'eau. La consommation reste un sujet important pour au moins deux raisons : elle est à la charnière entre notre position sur des marchés et notre conduite de vie, qui nous rend plus ou moins digne, respectable aux yeux des autres, comme je l'ai illustré dans mon chapitre sur le chômage mais aussi dans mon enquête avec Marie-Clémence Le Pape (Le Pape et Plessz, 2017). En outre c'est par la consommation que nos pratiques, alimentaires en particulier, affectent nos corps et notre planète.

### **Pour conclure, comment contribuer aux politiques publiques sanitaires et environnementales ?**

Actuellement ces politiques attribuent une importante responsabilité aux citoyens-consommateurs, qui sont bien souvent des consommatrices.

À l'inverse, la sociologie de la consommation armée de la théorie des pratiques invite à réfléchir à des politiques publiques adaptées aux pratiques des gens concernés. Mieux : on pourrait faire en sorte que les pratiques durables soient plus faciles, plus évidentes pour tous et toutes. En réalité, de nombreuses politiques publiques répondent de fait à cette exigence « pratique ». Par exemple, les cantines scolaires françaises ont des politiques éducatives et sanitaires, qui ont aussi facilité l'emploi féminin, un enjeu central dans les rapports de genre. Aujourd'hui de nouveaux enjeux s'invitent dans les cantines scolaires : protection de l'environnement, promotion de l'agriculture locale, lutte contre l'exclusion sociale.

Ma contribution personnelle consistera à interroger comment les transformations des pratiques alimentaires s'articulent au processus de stratification sociale, en particulier

du point de vue des inégalités de genre et de classe. Vu l'ampleur de la transition écologique que nous allons devoir mener, j'aurai du pain sur la planche.

### Références bibliographiques

Abbott A.D., 2016, *Processual sociology*, Chicago, The University of Chicago Press, 311 p.

Becker H.S., 2017, *Evidence*, Chicago, The University of Chicago Press, 223 p.

Le Pape M.-C., Plessz M., 2017, « C'est l'heure du petit-déjeuner ? Rythme des repas, incorporation et classe sociale », *L'Année sociologique*, 67, 1, p. 73-107.

Plessz M., 2011, « Des dynamiques générationnelles sexuées : l'accès aux professions très qualifiées pendant la transformation postcommuniste en Hongrie », *Revue française de sociologie*, 52, 4, p. 657-689.

Plessz M., 2012, *Le prix du marché : les générations et l'emploi en Europe centrale postcommuniste*, Paris, Petra, 256 p.

Plessz M., 2021, *La Dynamique sociale des pratiques : stratification sociale, changement social et consommation alimentaire*, habilitation à diriger des recherches, Paris, Ecole des hautes Etudes en Sciences sociales (EHESS).

Plessz M., Dubuisson-Quellier S., Gojard S., Barrey S., 2016, « How consumption prescriptions change food practices. Assessing the role of household resources and life course events », *Journal of Consumer Culture*, 16, 1, p. 101-123.

Plessz M., Étilé F., 2019, « Is Cooking Still a Part of Our Eating Practices? Analysing the Decline of a Practice with Time-Use Surveys », *Cultural Sociology*, 13, 1, p. 93-118.

Plessz M., Gojard S., 2015, « Fresh is Best? Social Position, Cooking, and Vegetable Consumption in France », *Sociology*, 49, 1, p. 172-190.

Plessz M., Guéguen A., 2017, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », *Revue française de sociologie*, 58, 4, p. 545-576.

Plessz M., Le Pape M.-C., 2019, « The political dimension of consumption work, or political consumption as work: how French households do gatekeeping on the food market », *Food, Culture & Society*, 22, 3, p. 334-353.

Plessz M., Wahlen S., 2022, « All practices are shared, but some more than others: Sharedness of social practices and time-use in food consumption », *Journal of Consumer Culture*, 22, 1, p. 143-163.

Schatzki T.R., 1996, *Social Practices: a Wittgensteinian Approach to Human Activity and the Social*, Cambridge, Cambridge University Press.

Schatzki T.R., 2002, *The Site of the Social : a Philosophical Account of the Constitution of Social Life and Change*, University Park, Pennsylvania State University Press.

Warde A., 2005, « Consumption and theories of practice », *Journal of Consumer Culture*, 5, 2, p. 131-153.

Warde A., 2016, *The practice of eating*, Londres, Polity.